

Peut-on agir seul?

L'ancrage individuel de l'action

«Il apparaît que l'action requiert, pour justifier cette dénomination, l'existence d'un agent qui en soit l'auteur» écrit Philippe Fontaine au début de son étude sur *L'action*. Cette attribution de l'action à un sujet est ce qui la distingue du simple événement. L'événement est par nature impersonnel. L'événement, c'est ce qui arrive, quelque chose qui survient, sans que ce quelque chose puisse être attribué à un sujet précis. A la différence de l'événement, l'action est quelque chose qu'un agent fait survenir. Ricœur souligne, dans *Soi-même comme un autre*, qu'«action et agent appartiennent à un même schème conceptuel». La question qui (qui a fait cela), qui est celle de l'attribution, renvoie à une signification propre au concept d'action.

Aristote est le premier philosophe de la tradition à avoir souligné ce lien entre l'action et l'agent, qui constitue pour lui le noyau de l'agir proprement humain. Au Livre III de son *Ethique à Nicomaque*, il l'exprime à travers deux métaphores. La première opère un rapprochement avec la paternité: l'homme est «le point de départ de ses actions et leur auteur, exactement comme il est l'auteur de ses enfants» (1113b14-15). La seconde métaphore, politique, est celle de la maîtrise. «Nos actions, en effet, nous en sommes maîtres du début jusqu'à la fin» (1114b31-32). Une longue filiation philosophique, après Aristote, a ainsi décrit le modèle de l'action véritable: celle qui révèle non pas le on, entièrement anonyme, non pas le quiconque au sens de n'importe qui, ce qui supposerait une substitution indifférente, mais ce qui caractérise l'agent dans son unicité spécifique et irremplaçable.

La quête du salut personnel à travers l'acte

Dans *Qu'est ce que la littérature* Sartre a écrit qu'il ne voulait pas faire un théâtre de caractères, mais un théâtre d'action. On peut alors considérer ses pièces comme une réflexion sur l'action, une illustration des thèses philosophiques contenues entre autres dans *L'être et le néant*.

Pour Sartre l'action ne peut se penser que relativement à un sujet. Dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme* Sartre a souligné que le cogito cartésien était pour lui le point de départ irrécusable de toute philosophie.

C'est donc du **cogito** qu'il faut partir pour comprendre l'action. Or le **mode d'être spécifique** de la **subjectivité**, qui est d'exister en tant que **pour-soi**, fait que celle-ci est fondamentalement **projet**, c'est à dire mouvement dynamique de dépassement perpétuel du donné. **L'action peut alors se définir comme le projet d'un pour-soi.** Ajoutons que la **subjectivité**, dans la mesure où elle se caractérise ontologiquement par un **néant d'être**, ne peut **se construire** et **se définir** que par ses actes: «*l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie*».

La plupart des héros de l'œuvre romanesque et théâtrale de Sartre semblent avoir pour rôle d'illustrer cet ancrage personnel de l'action. D'Oreste à Goetz en passant par Hugo, tous sont hantés par un **besoin irrépressible d'agir**, par l'exigence qui s'impose à eux d'**inventer leur propre chemin** en **posant un acte**: un acte **unique**, qui soit une véritable **création**, un acte **irremplaçable** et souvent **irréversible** puisqu'il se présente fréquemment sous la forme du **meurtre**. **C'est à travers l'accomplissement et l'assomption de «son» acte que le héros sartrien pourra conquérir son poids d'existence et se trouver lui-même.** C'est bien à un tel **souci de réalisation de soi** que répond le **crime** d'Oreste dans *Les mouches*. Ce dont souffre Oreste, c'est d'un certain **manque de consistance** et de **réalité**. Il n'est **personne**, il se sent **étranger à lui-même**, sa **subjectivité** est une subjectivité «*en l'air*». Pour ne plus être **rien**, pour enfin **devenir soi**, Oreste ressent la nécessité de **poser «son» acte**: il tuera Egisthe, l'usurpateur, puis sa propre mère Clytemnestre. Et il revendiquera fièrement son double meurtre devant Jupiter «*J'ai fait mon acte (...) et cet acte était bon*».



le meurtre d'Egisthe: l'«acte» d'Oreste

Mathieu, dans *Les chemins de la liberté*, éprouve tout comme Oreste un **sentiment d'inexistence**. Lui aussi veut échapper à cette sorte de malédiction en **accomplissant «son» acte**, un acte **désespéré** puisque ce sera le **dernier**.

«J'en ai marre, j'en ai marre: s'enfoncer dans un acte inconnu comme dans une forêt. Un acte. Un acte qui engage (...)». En juin 40, alors qu'il se trouve dans le clocher d'une église et que les Allemands viennent d'entrer dans le village, Mathieu, se sachant perdu, refuse de se rendre et commence à tirer. «Il avait appuyé sur la gâchette et, pour une fois, quelque chose était arrivé. Quelque chose de définitif (...). **Son** mort, **son** œuvre, la trace de **son** passage sur la terre».

Le personnage d'Oreste nous confronte à une conception à la fois individualiste et aristocratique de l'action: celle d'une **subjectivité** qui cherche à **s'accomplir** et à **se faire être** à travers un **acte spectaculaire** et **extrême**. Oreste cependant **échouera** dans son **entreprise**, ce dont témoigne sa décision finale de quitter définitivement Argos et ses habitants, auxquels il prétendait pourtant «ouvrir les yeux». Certes, l'acte d'Oreste est **aux antipodes** de l'**acte gratuit** avec lequel on a souvent voulu le confondre. L'**illustration** la plus célèbre d'un tel acte gratuit est le **crime** de Lafcadio, héros du roman de Gide *Les caves du Vatican* (dans le train de nuit qui l'emmène vers Rome, le jeune Lafcadio précipite dans le vide, par la fenêtre, le voyageur qui partage son compartiment). Lafcadio, tout comme Oreste, est un personnage en **quête de son identité**. «Ce n'est pas tant des événements que j'ai curiosité que de moi-même». Cependant l'acte de Lafcadio n'est qu'un **exercice capricieux** et **frivole**; le héros l'accomplit dans la **légèreté**, s'en **désolidarise** après sa réalisation et refuse d'en **assumer** les **conséquences**. Oreste, au contraire, **s'engage** totalement dans son **acte** qui le libère de sa **gravité** et de son **poids**. «Je le porterai sur mes épaules comme un passeur d'eau porte des voyageurs, je le ferai passer sur l'autre rive et j'en rendrai compte. Et plus il sera lourd à porter, plus je me réjouirai».

Ce que méconnaît Oreste, cependant, ce sont les conditions concrètes de toute action. Car, si l'action s'enracine dans le projet d'une subjectivité, si elle a toujours un ressort individuel, elle ne s'en inscrit pas moins dans un **milieu inter-humain**. Elle n'est donc jamais **solitaire** chaque homme restant, dans l'exercice même de son **action**, **dépendant** des **autres**. C'est ce que **refuse** de reconnaître Oreste, qui voudrait demeurer **maître** de la **situation**. D'emblée, Oreste **réduit** les habitants d'Argos – qui ne sont pour lui qu'une «foule» - au **rôle de spectateurs passifs** de son **acte**. Celui-ci versera alors dans le **magique** et s'achèvera en **représentation**, dans un pur **geste théâtral**. Oreste **se réfugie** dans l'**imaginaire**, parce qu'il n'a pas voulu **se confronter** aux **hommes réels**.

La dimension intersubjective de l'action: autrui, celui qui «me vole» mes actes

Pour Sartre, cette confrontation avec autrui est toujours placée sous le signe de la lutte et du conflit, menaçant ainsi en permanence l'action humaine de dérives et d'aliénations.

Dans *L'être et le néant*, le philosophe a décrit le **processus d'objectivation** auquel je suis inmanquablement soumis du seul fait de l'**existence** de l'**autre**. L'**autre** est fondamentalement pour moi une **menace**, un **ennemi**, puisque face à lui je cours le **danger permanent** d'être **métamorphosé en objet, figé en soi**. «Ainsi autrui est d'abord pour moi l'être pour lequel je suis objet, c'est à dire l'être par qui je gagne mon objectité». Autrui est celui qui, par son **regard** et son **jugement**, **me vole à moi-même**. **Mes actions ne sauraient alors échapper à un tel phénomène de chosification**. Autrui a ce pouvoir de voir **mes actions du dehors**. Du dehors, il les **juge** et leur **donne un sens** qui ne peut me revenir que **faussé, dévié, perverti**. **Sous son regard de Méduse mes actes se figent, se pétrifient, se cristallisent**. Et cette pétrification est **définitive**. Mes **actes** sont devenus de l'**agi**, dans lequel l'autre m'a **enfermé**.

Le poète Jean Genet, auquel Sartre a consacré un essai, pourrait être considéré comme la **victime** par excellence d'une telle **chosification** par l'**action**. A dix ans, Genet, enfant abandonné confié aux soins de l'Assistance publique, est surpris par ses parents adoptifs «la main dans le sac» en train d'ouvrir un tiroir. Son **geste** est immédiatement **catalogué** par un voix qui déclare publiquement «c'est un **vol**, un **crime**». Sartre montre comment cet **acte** ainsi **pétrifié** dans une **essence éternelle** va en quelque sorte **sceller** le **destin** de l'enfant, le condamnant à vivre le regard des autres posé sur ses actes dans la **honte permanente**, et l'enfermant dans un avenir sans espoir: «*il est voleur de naissance, il le restera jusqu'à sa mort*».

En poussant à son paroxysme le **processus d'objectivation** qui menace **toute action**, on aboutit à la situation-limite de *Huis clos*. Ce qui fait le **drame** des protagonistes de la pièce, c'est que leur **situation** est une situation **morte**, caractérisée par l'**absence de ressource sur le plan de l'action**. Leur **enfer** est précisément l'**impuissance totale** qui est la leur face à leurs **actions passées**. Ils n'ont plus aucun **contrôle** sur les **actes** qu'ils ont commis lorsqu'ils étaient vivants, puisqu'ils sont **morts**, il leur est impossible de les **modifier**.

Leurs actes sont tombés dans le domaine public; ils ne peuvent plus les empêcher d'être ce que les autres ont décidé d'en faire.

Telle est la torture à laquelle est condamné Garcin: ne pas pouvoir **sauver ses actes** - sa désertion à l'annonce de sa mobilisation, sa défaillance finale lors de son exécution – de l'**en-soi** dans lequel ils sont **définitivement figés**. «*Mais je suis hors jeu; ils font le bilan sans s'occuper de moi et ils ont raison puisque je suis mort*». «*Ils pensent: Garcin est un lâche. Voilà ce qu'ils ont décidé (...)* Dans six mois, ils diront: lâche comme Garcin».



Huis-clos Garcin et le garçon

Le **drame** des personnages de *Huis clos* préfigure en ce sens ce que réalisera **ma propre mort: transformer mes actes en destin**. Le **sens** de mes **actions**, qui était jusque là en **perpétuel sursis** – tant que je suis vivant en effet j'ai toujours le pouvoir de **dépasser mes actes passés** en **changeant** la **signification** – est devenu par ma mort **définitif**. Mes **actions** sont livrées «*à toute signification objective qu'il plaira à l'autre de l(eur) donner*». C'est pourquoi la **mort** représente pour Sartre une **totale dépossession**. «*Etre mort, c'est être en proie aux vivants*».

Ainsi l'**agir humain** est-il à tout moment menacé d'être **aliéné** et de **se perdre** dans son **objectivation**. **Sartre cependant a su souligner qu'une telle objectivation pouvait aussi avoir une valeur positive en tant que mon action pouvait y trouver son fondement et sa vérité**. «*Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre*» écrira-t-il dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme*. Tant qu'ils sont vécus dans l'**intimité** secrète et silencieuse du **pour-soi** en effet, **mes actes** «*collent à moi*», ils **échappent** à toute **conscience réflexive**. L'**immédiateté** de l'**action** **exclut** tout **retour sur soi**. Comme le dit Hugo, héros de la pièce *Les mains sales* «*Un acte, ça va trop vite. Il sort de toi brusquement et tu ne sais pas si c'est parce que tu l'as voulu ou parce que tu n'as pas pu le retenir*».

C'est seulement sous le regard de l'autre que mes actes prennent consistance, être et réalité. Autrui est alors le médiateur indispensable qui seul peut donner à mes actions cette solidité dont elle sont dépourvues. Positif ou négatif, son jugement m'est nécessaire pour m'apprendre ce que mes actes sont objectivement.

Frantz von Gerlach, héros de la pièce *Les séquestrés d'Altona*, fera la douloureuse expérience de cette dialectique paradoxale des relations entre l'action et autrui. Ancien soldat enrôlé de force dans l'armée nazie, devenu le «bourreau de Smolensk», il a été amené à commettre la pus irrémédiable des actions: il a torturé et tué. La seule façon de survivre à ses crimes sera pour lui de tenter de se justifier de tels actes. Dans un plaidoyer délirant, il en appelle au jugement futur d'un Tribunal de crabes, symbolisant l'humanité à venir. En même temps, Frantz ne supporte pas de se sentir trahi d'avance par le jugement de l'histoire, qui déformera inévitablement le sens de ses actions passées. Tel est le cercle vicieux dans lequel Frantz se trouve enfermé: il a besoin qu'on juge ses actes, et pourtant il ne peut supporter le verdict définitif que les hommes porteront sur eux.

L'action commune au sein du groupe

Un certain nombre d'évènements que Sartre fut amené à vivre – l'expérience de la guerre et de l'Occupation, ses quelques mois de captivité dans le stalag de Trêves – l'amènèrent à prendre conscience de la nécessité de l'action collective.

Ses pièces de théâtre témoignent de cette évolution d'une morale résolument individualiste de l'action vers les exigences d'une praxis au service d'un engagement collectif. Le personnage d'Hoederer dans *Les mains sales* ou celui de Goetz dans *Le diable et le bon Dieu* ressentent le besoin de rejoindre les autres hommes et de se mêler à eux dans l'action, d'intégrer la communauté humaine en participant à une entreprise ou à une lutte commune.

Mais c'est surtout dans son gros ouvrage philosophique *Critique de la raison dialectique* que Sartre a longuement analysé le processus qui conduit à la formation d'un groupe, groupe qui ne peut se constituer qu'à travers l'action commune. Car ce n'est pas dans la passivité, quand on reste spectateur de l'action ou qu'on se place dans une position de surplomb vis à vis d'elle, qu'on peut éprouver sa solidarité à l'égard des autres hommes: celle-ci n'est jamais donnée, elle se construit dans la dynamique de l'activité.

L'**action** en effet possède un **pouvoir synthétique**. «*L'action est un lien entre les hommes*». Ceux-ci s'y **unissent** autour d'un **objectif commun** qui contribue à les **souder**. Ce rassemblement autour d'un projet est rendu possible par l'**existence du groupe**, que Sartre définit comme «*la structure communautaire de mon acte*». Dans le **groupe**, ce n'est pas un **autre** que je découvre, mais un **nous**: «*dans la praxis il n'y a pas d'Autre, il y a des moi-même*» écrira Sartre. C'est dans la **fraternité** de ce qu'il appelle le **groupe en fusion** que Sartre voit la forme la plus **authentique** de l'**action collective**. Il en donnera comme **exemples** le peuple marchant vers la Bastille ou la révolte des canuts.



la prise de la Bastille

Dans l'**effervescence** et l'**urgence** de l'**action**, devant la **menace** du **danger imminent** – le regroupement des troupes royales autour de Paris ou la dégradation constante des salaires – **chacun** se sent **concerné**. «*La résistance devient l'affaire de tous*». Les hommes agissent comme s'ils étaient «*tous pour un*».

La principale **difficulté** que va rencontrer le **groupe**, cependant, est celle de sa **permanence**, de sa **survie** (déjà dans *L'être et le néant* Sartre soulignait «*l'extrême instabilité*» de l'expérience du nous). **Le groupe en effet ne tient que par l'unité d'action. Quand le temps court de l'action est révolu, le groupe se dissout, ou il se fige dans la pesanteur et l'inertie des institutions.** Dans un article qu'il consacre à René Char et au courageux engagement du poète, entré dans la Résistance et le combat armé, Sébastien Dubois insiste sur la **solidarité** instaurée entre maquisards et villageois, **soudés** par leur **combat commun** et la **même haine** contre les «*chiens de l'enfer*» et l'horreur du nazisme. Et il raconte l'incident suivant: un jour, les SS encerclèrent le village de Céreste, où se cachait le poète-résistant.

Malgré les menaces, les villageois gardèrent le silence et le protégèrent. *«J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au delà du sacrifice»* écrira René Char. Cette **communauté**, cependant, ne **surviva** pas au temps de la guerre, même si le poète continuera à défendre ses compagnons: *«on ne prolonge pas un climat exceptionnel»*.

Le paradoxe de l'action

Dans *Condition de l'homme moderne*, Arendt a souligné avec force le **paradoxe de l'action**. Si elle est pouvoir de révélation de l'agent, dans son unicité et sa singularité, l'**action** ne peut pourtant jamais **se produire** dans la **solitude** ou dans l'**isolement complet**; *«être isolé, c'est être privé de la faculté d'agir»*. C'est ce qui **distingue** l'**action** de la **fabrication**. L'*homo faber* a besoin de la **présence** de la **nature** où il puise les matériaux de sa fabrication, et d'un **monde** pour y **placer** ses **produits**. Mais il peut se livrer à son activité dans l'**isolement**, il n'a pas besoin d'être **vu** et **confirmé** par les **autres** dans l'accomplissement de celle-ci. Même le **marché**, où les fabricateurs se rencontrent pour **échanger** leurs **produits**, ne met pas en présence des **personnes**, mais des **producteurs**.

L'action par contre n'est pas un processus solitaire, elle requiert la présence d'autrui. Pour qu'elle puisse accomplir sa **finalité** – qui est de révéler l'identité singulière de l'agent – il faut qu'elle **se montre**, qu'elle soit **vue**, ce qui ne peut se produire que lorsqu'on est **avec autrui**.

Une **action** totalement **invisible**, une action qui n'aurait **aucun témoin**, en effet, ne **survivrait** pas à l'**instant** de sa **réalisation**. Pour qu'elle devienne **visible**, il faut qu'elle entre dans le **domaine public**, ce qu'Arendt appelle **espace d'apparence** ou **espace public d'apparition**. *«L'action veut la lumière éclatante que l'on nommait jadis la gloire»*. Ainsi le **héros** de l'**épopée homérique** est celui qui est animé par la **passion de se montrer** en se mesurant à autrui, qui dans son exploit est **reconnu** et **admiré** par ses **pairs** et dont les **hauts faits** seront ensuite **glorifiés** et **immortalisés** par le **poète**. Mais l'**exploit héroïque** demeure une entreprise **rare** et **extraordinaire**. Les anciens grecs, selon Arendt, surent tirer la leçon d'un tel modèle, qui demeurerait pour eux le **prototype** de l'**action**. Avec l'**avènement** de la **polis**, la **cité**, l'**espace public** du monde homérique devint un **espace politique** qui *«eut pour premier objectif de faire de l'extraordinaire un phénomène ordinaire de la vie quotidienne»*.

Cet espace, qu'on peut définir comme la **mise en commun** des **paroles** et des **actes**, put permettre à **tous** les hommes, et ce de façon **permanente**, de **paraître devant le public de leurs semblables**, de **se distinguer** et de **faire voir** en **paroles** et en **actes** qui ils étaient dans leur unique individualité. Contrairement à tout ce qui se passait en **privé** et dans la **famille**, voué à l'**obscurité**, dans le **cadre** de la **polis** tout apparaissait dans cette **lumière** «*que seule la publicité, c'est à dire la présence des autres, peut créer*». Etre **privé** de cet **espace de lumière** signifiait alors être **privé de réalité**: tel était le cas de l'**esclave**, de l'**étranger** ou du **barbare**.

Ainsi la polis devait être fondée pour «*assurer un séjour*» aux **actions humaines**, leur permettant d'échapper à l'**anonymat** en accédant à une **totale visibilité**, que ce soit sur l'agora ou dans les différentes assemblées du peuple. La **seconde fonction** attribuée à la cité, comme en témoigne le célèbre discours de Périclès, consistait à en faire une sorte de **mémoire organisée**, sauvant les **actions humaines** de leur **caractère éphémère** et leur garantissant l'accès à une forme d'**immortalité**.

La pluralité, richesse et drame de l'action

Ainsi l'action, pour être irrémédiablement personnelle, n'en appartient pas moins à l'espace public. Comme la **parole**, qui s'actualise dans le **dialogue**, elle constitue un **mode d'être ensemble**, elle présuppose toujours une **situation d'intersubjectivité**. Elle ne se passe pas **entre soi et soi**, mais **entre soi et autrui**. L'**action** est toujours fondamentalement **interaction**. Elle correspond à la **condition humaine** de la **pluralité**. La pluralité est ce **fait ontologique fondamental** qu'on peut résumer par la célèbre formule «*ce sont des hommes et non pas l'homme qui vivent sur terre et habitent le monde*». **Vivre**, comme disaient les Romains, c'est **inter homines esse**.

C'est cette richesse de la pluralité qui donne son sens véritable à l'action. Chercher à **supprimer** cette **pluralité**, c'est **détruire** la **capacité fondamentale** et **absolue** que les hommes ont d'**agir**. Tel est le cas de ce **régime politique** qu'est la **tyrannie**. En **confisquant** le **domaine public** au profit du seul souverain, en provoquant l'**isolement** des **sujets** – réduits à la sphère purement privée – les régimes tyranniques condamnent les hommes à l'**impuissance**, puisqu'ils «*ont perdu leur faculté humaine d'agir et de parler ensemble*». De là vient la **crainte séculaire** qu'inspire ce type de régime.

En fait, la **tyrannie** n'est pas une forme de gouvernement parmi d'autres, elle est la **négarion** même du **politique**, puisqu'elle «*contredit la condition humaine essentielle de la pluralité, dialogue et communauté d'action, qui est la condition de toutes les formes d'organisation politique*».

Si le fait que toute action soit interaction lui donne sa valeur, il est cependant également à l'origine de ses maléfices et de son caractère frustrant. «*Les calamités de l'action viennent toutes de la condition humaine de pluralité, qui est la condition sine qua non de cet espace d'apparence qu'est le domaine public*». C'est parce que l'**action** a toujours lieu **entre les humains** qu'elle revêt un **caractère d'infinitude**, c'est à dire une tendance inhérente à forcer toutes les limitations, à franchir toutes les bornes. «*L'infinitude de l'action n'est que l'autre aspect de sa formidable capacité d'établir des rapports, qui est sa productivité spécifique*». Si toute **venue au monde**, en effet, est toujours un **commencement** permettant le **début** de quelqu'un qui est en lui-même un **novateur**, ce commencement n'est jamais **absolu**. Il vient s'insérer dans un **réseau de relations humaines déjà existant**. Dans un tel **médium** «*toute réaction devient réaction en chaîne et (...) tout processus est cause de processus nouveaux*».

Ajoutons que le sens et la portée de son action échappent à l'acteur parce qu'ils ne se révéleront pleinement qu'à la fin, lorsque celle-ci sera achevée. Ce n'est pas l'**acteur**, mais le **narrateur** qui pourra en faire le **récit** et en raconter l'**histoire**. «*L'action ne se révèle pleinement qu'au conteur, à l'historien qui regarde en arrière et sans aucun doute connaît le problème bien mieux que les participants*». Prenons, comme nous y invite Edith Paillex dans son article *Action et mémoire* (revue *espace PREPAS*) l'exemple du **haut fait d'armes** de celui qui est devenu un des **héros** de l'**histoire de France**: Roland le preux. Pris qu'il est dans la **mêlée** et le **feu** de l'**action**, il n'est pas certain que Roland, quand il «*souffle dans l'olifant à en mourir, pour appeler à l'aide Charlemagne, l'arrière-garde étant rattrapée par les Sarrasins(...)*» ait conscience de la gloire de son action». Ajoutons que Roland **mourra** avant de savoir si son action a entraîné ou pas la **victoire** des troupes de son suzerain. Si **Roland a bien été l'acteur de son action, il n'en est pas l'auteur**: c'est le **trouvère** qui composa la *Chanson de Roland* pour en célébrer la grandeur, puis les **historiens** qui choisirent de la consigner dans les **livres d'histoire**, qui lui ont donné son **sens** à son **action** en la qualifiant **d'éclatante** et de **mémorable**.

Ainsi ce n'est pas le **grand homme historique** qui **fait l'histoire**. Il demeure toujours dans l'**incertitude** quant à la **portée** et au **sens** de son **action**. C'est l'**historien**, **extérieur** à l'**action** et disposant face à elle du **recul** suffisant pour

juger de ses **conséquences**, qui sera à même d'y dégager une **intelligibilité**, de l'**inscrire** dans l'**histoire** et de la **pérenniser**.

Tel est le drame de l'action historique: d'avoir son intelligibilité hors d'elle, de dépendre d'une autre conscience pour être reconnue.



l'action historique: Roland à Roncevaux

Bibliographie

Philippe Fontaine L'action Ellipses

Aristote Ethique à Nicomaque III

Sartre Les mouches
Les chemins de la liberté
L'être et le néant
Saint-Genet, comédien et martyr
Huis clos
Les mains sales
L'existentialisme est un humanisme
Les séquestrés d'Altona
Critique de la raison dialectique

Gide Les caves du Vatican

Hannah Arendt Condition de l'homme moderne

Magazine Espace-PREPAS janvier 2008